

Les Légendes de Jobourg

L'imagination et la peur de l'inconnu ont longtemps forgé des légendes dans l'esprit des hommes.

La Hague et Jobourg n'ont pas échappé à ces traditions qui naissent bien souvent d'un fait historique ou anecdotique.

Les vents qui sifflent dans les oreilles, la mer qui se fracasse avec furie sur les rochers, la brume inquiétante, les landes et costils dénudés par le vent qui brûle tout, la Hague où finit la terre et commence la mer ont attisé, plus encore, dans notre pays, l'imagination vagabonde des hommes.

Et depuis des siècles, de bouche à oreille, les contes, traditions et légendes nous sont parvenus.

Toute légende commence par "On raconte", alors pénétrons encore une fois dans cet imaginaire collectif dont nous sommes aujourd'hui les héritiers :

LES FALAISES DE JOBOURG

Au pied des hautes falaises, se trouvent les grottes de la Grande et Petite Eglise et la Grotte du Lion. On raconte qu'on entendait autrefois en ces lieux les cris plaintifs des enfants immolés par les druides et qu'on voyait souvent la cime de l'onde rougie d'un sang pur versé en l'honneur de Teutatès (1).

On dit aussi que Le trou aux Fées, étroite fissure à flanc de falaises , au dessus de l'anse de l'Etablette, aboutirait sous l'église de Jobourg.

DANS LES VILLAGES,

moins sauvage, on raconte que la demoiselle des Pré Collas (nom d'une parcelle de la commune), douce et aimable, fait l'aumône entre la ferme de Calais et le village du Thiébot. Sa main glissera des pièces d'or dans la vôtre si elle a décidé que vous le méritiez.

LES FEES

Une conversation recueillie par Jean Fleury (2) dans une auberge nous en dit long sur les croyances populaires d'hier :

" Ainsi, vous douanier, vous n'avez peur de rien pendant les nuits où vous restez dehors à vous promener dans les falaises ?

- Oh si!, j'ai peur des fraudeurs, qui pourraient bien me donner un coup si je les gênais.

- Sans doute, mais les visions, les goblins, les milloraines, vous n'en avez pas peur?

-J'en aurais peut-être peur comme un autre, si je me trouvais bec à barbe avec tous ces êtres là, mais je n'ai jamais eu le plaisir d'en rencontrer.

- Vous n'avez pas vu les fées sortir la nuit de la roche du Câtet (à Auderville), des falaises de Jobourg et autres? Vous ne les avez pas vues laver leur linge

dans la vallée du Hubiland (à Urville) ? Vous ne les avez pas entendues s'entr'appeler ?

-Jamais."

Et lors d'une fête, Jean Fleury note aussi cette conversation entre une jeune fille et une grand-mère :

"- On ne parle plus de fées aujourd'hui, mais on en parlait beaucoup dans ma jeunesse.

- On les voyait ?

- On ne les voyait pas souvent, mais on les entendait chanter et causer entre elles. On les voyait aussi, mais généralement de loin, laver leur linge au ruisseau de la vallée du Hubiland, seulement c'était la nuit au clair de lune,

- Et le jour, qu'est ce qu'elles devenaient ?

- Je n'en sais rien; mais il y a sous les falaises des houles (3) qu'on appelle les trous de fées (Le trou aux fées est une étroite fissure dans les falaises de Jobourg) et sur les falaises des endroits qu'on appelle les jardins des fées.

- Mais les grottes des fées sont bien petites pour loger une famille et dans les jardins des fées il n'y a jamais rien.

- Les fées étaient en effet toutes petites , à ce que l'on disait, et il y avait parmi elles des hommes et des femmes. On ne voyait pas leur travail, elles travaillaient pourtant. elles venaient parfois la nuit frapper aux portes. Elles ne prêchaient pas le patois comme nous, elles parlaient français comme à la ville. On les entendait crier:

*Prêtez-nous vos timons,
vos limons,
Vos charrues comme ils(sic) iront.*

Il fallait répondre: Oui, prenez; autrement elles auraient trouvé moyen de vous faire mal. Quand on avait dit oui, elles allaient prendre la charrue à la charretterie et les chevaux à l'écurie, et elles labouraient les champs avec. Parfois aussi, elles se servaient des chevaux pour faire des courses. Alors, comme les fées sont des êtres très petits, elles montaient sur le cou et non sur la selle des chevaux et se faisaient des étriers de leurs crins, qu'on trouvait régulièrement emmêlés."

"- On dit qu'elles changeaient quelque fois les enfants au berceau ?

- Cela arrivait, mais c'était la faute des mères. Les fées n'avaient de pouvoir sur l'enfant que si la mère avait oublié de le signer dans son berceau avant de le quitter. Dans ce cas, les fées prenaient quelquefois l'enfant qui était dans le berceau et mettaient un des leurs à la place.

- *Est-ce* qu'elles avaient soin de l'enfant enlevé ?

- Je n'en sais rien, je le suppose. Mais on reconnaissait que l'enfant était un petit fétet en ce qu'il mangeait beaucoup et ne grandissait pas.

Une femme avait élevé ainsi un petit fétet. les années se passaient et il était toujours petit. On pensait que ce pouvait être un fils de fée et qu'il était beaucoup plus vieux qu'il n'en avait l'air. Pour l'éprouver, on alla ramasser une grande quantité de coquilles de "flies" (patelles) ; on les remplit d'eau et on les rangea autour du feu ; l'eau ne tarda pas à bouillir. L'enfant regardait tout ce manège. A la fin il s'écria:

« J'ai vu sept fois brûler la forêt d'Ardenne ; mais jamais je n'avais vu tant de petits pots bouillir. »

Il n'y avait plus à s'y tromper. L'enfant était vieux, très vieux, c'était un fétet.

- Une drôle d'éprouvette
- J'en conviens ; mais je n'invente pas, je répète ce qu'on m'a dit.
- Et la mère retrouva t'elle son enfant ?
- Il parait que oui ; mais je n'ai jamais entendu la fin de l'histoire. On prétend que cela portait bonheur d'élever un fêtet dans une maison. Enfin il n'y a plus de fées, c'est dommage.
- Pourquoi dommage ?
- Parce qu'elles ne faisaient de mal qu'à ceux qui le voulaient bien et qu'elles rendaient souvent des services."

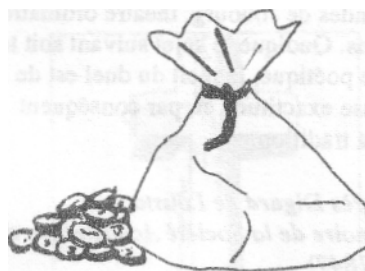
LES GOUBLINS

Hormis les fées (ou milloraines), les goubpins sont aussi des habitués de la Hague et de Jobourg. Jean Fleury raconte ainsi : "Jusqu'à une époque encore peu éloignée de nous, il n'y avait pas de château, pas de maison importante qui n'eût son goblin ou démon particulier." "Il y a dans ces croyances un reste des anciennes religions qui a persisté à travers la nouvelle. Le goblin se retrouve en Europe, dornovoï en Russie, troll en Allemagne et en Norvège, poulbiquet en Bretagne ; il porte deux noms au nord du département de la Manche. Près de la pointe de la Hague, à Auderville, il s'appelle drôle, nom qui n'est autre que troll prononcé à la française, et, dans le reste de la province, goblin, mot identique à l'anglais «gobelin». Dans l'Europe méridionale, le goblin est un lutin.

Le goblin n'est pas méchant, il est espiègle. Le jour, il prend toutes sortes de formes. C'est un gros chien noir qui vient se chauffer au coin du feu, c'est un lièvre ferré qui se promène sur un pont, c'est un cheval blanc qui apparaît dans le pré, c'est un gros matou noir qui ronronne près du feu et se laisse parfois caresser".

"Chez les Fleury de Jobourg le goblin prenait ordinairement la forme d'un lièvre familial qui se laissait caresser comme un chat".

"La présence d'un goblin indique généralement la présence d'un trésor.



Tout trésor oublié depuis cent ans est placé sous la surveillance d'un goblin".

Ainsi, on raconte qu'un gros chien noir, partait, tous les soirs d'hiver, vers les falaises de Jobourg afin d'y garder un trésor.

LA LEGENDE : LE CAVALIER DES LANDES

Le Cavalier des Landes a autant de réputation que la demoiselle de Tonneville, mais il ne se déshonore par aucun acte de cruauté. Il se contente de voyager dans une nuit de tempête, au milieu des landes de Jobourg, théâtre

ordinaire de ses apparitions. Quoique le sujet suivant soit traité sous la forme poétique, le récit du duel est de la plus rigoureuse exactitude et, par conséquent conforme à la tradition.

d'après Digard de Lousta

Mémoire de la Société Académique de Cherbourg (1847)

LA TRADITION

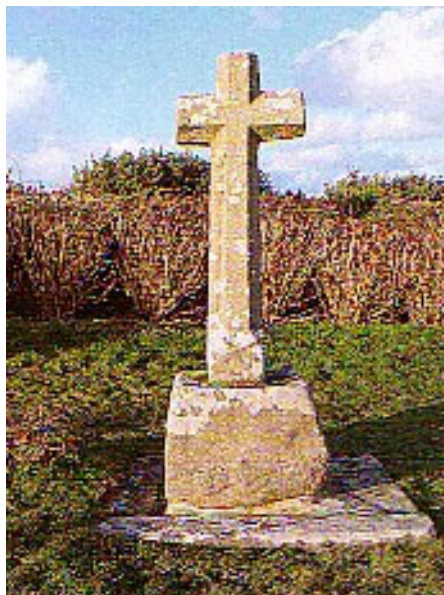
On raconte que le seigneur d'Auderville, M. de La Fouèdre (4) s'étant permis d'attaquer la réputation de Mme de Mary (5), un duel fut décidé entre les deux nobles. Il eut lieu un après midi du 15 Août (entre 1650 et 1670). Au moment où M. de Mary, se rendant à l'église pour assister aux vêpres allait arriver au cimetière, M de la Fouèdre, son ennemi mortel, surgit devant lui, à 200 mètres au nord de l'église, sur un terrain vague, à l'embranchement de deux chemins vicinaux. Et le duel s'engagea.

Prévenue, Mme de Mary sortit de l'église jeta un cri d'angoisse à la vue des combattants et d'émotion s'écroula près de son mari. Surpris, celui ci se détourna et baissa sa garde et son rival en profita pour lui plonger son épée dans le coeur.

La famille de Mary intenta un procès à M. de la Fouèdre, mais ce puissant seigneur fut seulement condamné à élever une croix expiatoire sur le lieu du combat. On remarque que les deux épées sculptées sur les angles sont d'inégale longueur, ce qui a fait penser à certains que l'épée de M. de la Fouèdre était plus longue que celle de son rival.

d'après Jean Henry Le Tour de la Hague

Le transfert récent de cette croix sur le lieu présumé *du duel a permis* de découvrir sur la face antérieure du socle l'esquisse d'un corps humain terrassé.



La Croix Ricard

LE DUEL DE MARY ET DE LA FOUEDRE

Quand la feuille des bois, sur la terre fanée,
Annonce au voyageur le déclin de l'année,
On dit qu'on voit paraître aux landes de Jobourg,
Un sombre cavalier vers la pointe du jour.
Je connais ce fantôme, et sa tragique histoire
Est un des ornements de ma faible mémoire,
Un de ces vieux récits, qu'auprès d'un foyer noir,
La mère, à ses enfants, aime à conter le soir.
Autrefois, deux seigneurs, divisés par la guerre,
Habitaient ce pays, témoin de leur colère.
L'un, brave, généreux et loyal ennemi,
D'un agréable abord, se nommait de Mary.
L'autre en ses passions, ardent comme la poudre,
Avait un cœur féroce, et s'appelait La Foudre.
Un jour de Notre-Dame, un funeste hasard,
Dans un même chemin, les conduit à J'écart.
A l'heure où d'un bruit sourd, les cloches solennelles,
Appelaient au Saint Lieu la foule des fidèles,
Se mesurant tous deux d'un regard de dédain,
Ils courent l'un sur l'autre un glaive dans la main,
Et, le bras étendu, le cœur exempt d'alarmes,
Aux rayons du soleil ils font briller leurs armes.
Les coups suivaient les coups, le fer croisait le fer,
On eût dit deux démons échappés de l'enfer,
Tant ils se maudissaient, tant ils brûlaient d'envie,
L'un sur l'autre acharnés de s'arracher la vie.
La Foudre, transporté d'un infernal courroux,
En aveugle impuissant semblait porter ses coups
Et, ne pouvant blesser son adroit adversaire,
S'agitait de dépit, de haine et de colère ;
De Mary, calme et froid, conservant sa vigueur
De son brûlant rival excitait la fureur,
Et, s'aidant au besoin, ou de ruse ou de feinte
Evitait de son bras la meurtrière atteinte.
Depuis déjà longtemps, ces nobles chevaliers,
Essayaient sur leur sein leurs glaives meurtriers,
Quand l'écho de la plaine et le bruit de leurs armes
Vont porter au Saint Lieu de subites alarmes.
Soudain dans tous les rangs une sourde rumeur
Circule et fait germer l'effroi dans chaque cœur.
On dit que de Mary, percé d'une blessure,
De son généreux sang a rougi la verdure,
Et que son doux visage où siégeaient tant d'appas,
Est déjà tout couvert des ombres du trépas.
Sa femme, à ce récit, tremblante, et désolée,
Vole au lieu du combat, la tête échevelée
Du geste et de la voix, appelle son époux,

Et court en chancelant tomber à ses genoux.
De Mary, d'une main, laisse échapper son glaive
Et de l'autre aussitôt vivement la relève.
Mais, ô combat funeste ! ô mortelles douleurs
Au moment où le bras de cette femme en pleurs
Veut ravir à la mort un époux qu'elle adore.
La Foudre, en forcené, vient le frapper encore,
Et plonge en ricanant son glaive furieux
Dans le cœur désarmé d'un rival malheureux.

EXPIATION

Maintenant, une croix symbole expiatoire
De cet affreux forfait conserve la mémoire ;
Et deux glaives gravés sur ses angles saillants
Du fatal homicide instruisent les passants.
Or, depuis cet instant, un fantôme dans l'ombre
Marche pendant la nuit autour de la croix sombre.
Cet effrayant fantôme est un vieux cavalier
Qui, la lance à la main, monte un pâle coursier
Au carapaçon noir, à l'épaisse crinière
Dont les flots ondoyants roulent sur la bruyère,
Un Gros casque d'airain surmonté d'un cimier,
Couvre comme un rempart le front du cavalier,
Dont la barbe blanchâtre et le triste visage
Semblent accoutumés à défier l'orage.
Mais sous sa barbe blanche et son casque d'airain.
Circule quelquefois un sourire de dédain,
Un sourire dont la lente et cruelle ironie
Décèle, je ne sais quelle peine infinie.
On dit que quand il passe au pied de cette croix,
Il murmure des mots d'une lugubre voix,
Des mots qui font trembler au fond des cimetières,
Les morts ensevelis dans leurs poudreux suaires.
Lorsque l'orage éclate au fond de l'horizon,
Le voyageur le voit couvert d'un tourbillon,
Sous des ruisseaux d'éclairs, de pluie et de tempête,
Marcher comme un géant en redressant la tête.
Tantôt sa voix s'élève et le hennissement
De son pâle coursier se mêle au bruit du vent
Puis on entend des voix, des pleurs, des cris funèbres,
Des chants et des sanglots passer dans les ténèbres
Et quand, tout a cessé. plaintes, cris et sanglots,
Le cavalier, dit-on, disparaît dans les flots.

Jean Henry
Le tour de la Hague (1929)

Une autre explication est parfois donnée pour les ornements de la croix Ricard, il pourrait s'agir de bâtons de pèlerins de St Jacques de Compostelle.

Bibliographie

La Hague – Claude Pithois – Editions Arnaud Bellée

La Hague fouille son passé -- Pierre Anqueil - Editions la Dépêche

Blasons du Clos du Cotentin - Éditions Corlet

Contes populaires et légendes de Normandie , - Editions France Loisirs

(1) - Teutatès (ou Toutatis) est le Dieu celte de la tribu, qu'il protégeait contre la guerre et Dieu de la guerre lui-même. on lui sacrifiait des victimes humaines par noyade dans une cuve .

(2) - Jean Fleury écrivain régionaliste, né à Vasteville en 1815, mort et enterré à Gréville en 1894. Il fut lecteur à l'université de st Petersburg, en Russie et a mis par écrit de nombreuses légendes normandes.

(3) - Une houle est un trou sous les falaises

(4) – M. de la Fouèdre était seigneur d'Auderville, son manoir a été détruit à la révolution, les armoiries sont visibles sur une maison Rue de Bas à St Germain des Vaux.

(5) - M. de Mary était seigneur de Jobourg et résidait à la Buhotellerie où ses armoiries existent encore.